

# KIKI

Préface de l'auteur, WOLF, ancien interné politique du camp de concentration du Vernet d'Ariège  
à l'histoire du chien « KIKI » publiée dans « LUCIE ET LE PÊCHEUR DE PARIS » 1949

*Au camp du VERNET, un camp de répression pour prisonniers politiques, on avait, sous les gouvernements fascistes de PÉTAÏN et LAVAL, internés côte à côte, les Combattants Républicains Espagnols des Brigades Internationales et les Combattants pour la liberté les plus décidés de tous les états d'Europe.*

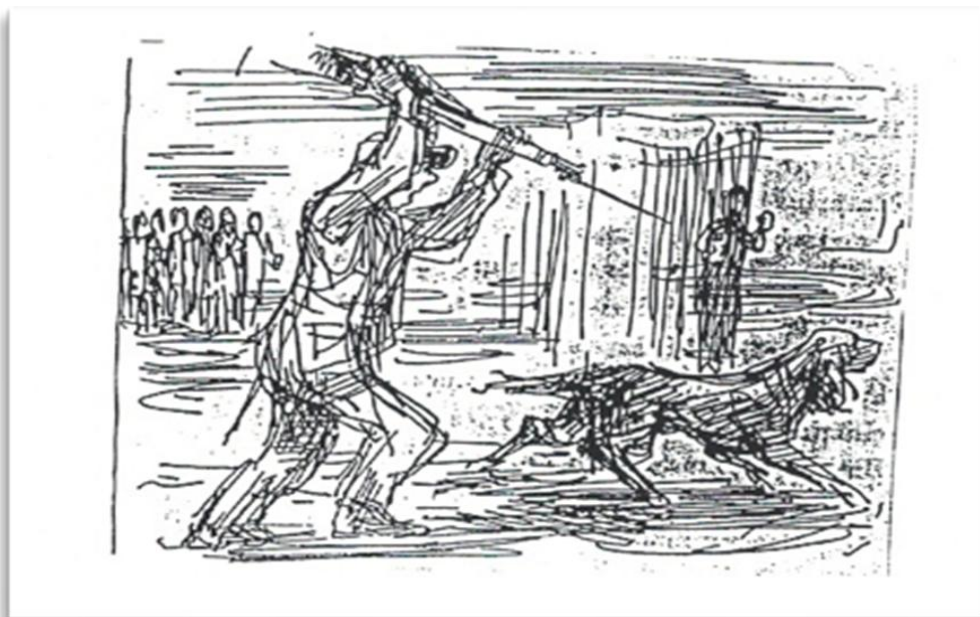
*Nul besoin d'insister sur le fait que j'aime et vénère le peuple français et la France des Droits de l'Homme. Beaucoup de mes travaux en témoignent.*

*Le citoyen français ordinaire et le soldat français se sont conduits loyalement malgré les menaces des pétainistes et surtout humainement à notre égard particulièrement en notre état de prisonniers politiques.*

*Plus encore - un officier français de la direction du Camp et ne faisant pas partie des gardes mobiles, a sauvé à ses risques et périls, à la suite de l'avance des armées hitlériennes, le manuscrit de mon drame « BEAUMARCHAIS » écrit au VERNET et l'a expédié en SUISSE.*

*Je suis heureux de pouvoir ce jour insister sur ce fait d'autant plus qu'une sincère camaraderie me lie avec de nombreux patriotes français.*

Dr FRIEDRICH WOLF



KIKI était un petit setter au poil noir. Il avait des yeux brun clair qui brillaient d'intelligence. Ses longues oreilles pendouillaient, mais le plus extraordinaire était sa capacité de rire. Quand on le caressait ou lui parlait doucement il relevait ses babines, découvrait ses dents et riait. Les plis autour de son museau lui donnaient alors un air amical et nul ne pouvait douter alors que KIKI riait.

Personne ne savait comment KIKI était venu dans ce camp diabolique au pied des Pyrénées. Un jour il était là et prit son service avec nous.

Quand les groupes de mon baraquement se mettaient en rang pour la corvée, KIKI se plaçait près du chef de groupe, prisonnier comme nous et dès que nous nous mettions en marche en rang par trois, KIKI s'élançait et gambadait en aboyant de plaisir devant le premier rang. Il nous accompagnait pour les travaux de voirie, dans les champs, à la construction du cimetière et rentrait le soir avec nous.

Nous le gardions dans notre baraque des Brigades Internationales Espagnoles. Les deux cents hommes solides avaient besoin d'exprimer leur affection à quelqu'un. En l'absence de femmes ; KIKI fut notre chéri. Nous partagions avec lui le peu de viande de nos repas, nous brossions son long poil soyeux. Chaque groupe disposait d'un espace d'accueil pour KIKI car il aimait changer de temps à autre de coin de séjour.

Sa préférence allait au jeune BERTIE, un ouvrier Viennois d'une vingtaine d'années qui avait combattu au bataillon TCHAPAJEW sur le front de CORDOBA et près de MADRID. BERTIE s'entretenait le soir avec KIKI en dialecte viennois et celui-ci l'observait avec ses yeux savants tout en riant de plaisir. Il était étonnant que KIKI n'acceptât de pâture que des occupants de notre baraque et de nul autre. Il nous reconnaissait tous. Il s'écartait prudemment de nos gardiens, de la garde mobile ou du sergent-chef. Sans nul doute KIKI avait du caractère.

Un jour à midi, BERTIE le jeune Viennois, rentre désarmé avec son groupe. Les gardes avaient voulu « jouer au foot » avec lui parce qu'à leur avis il ne transportait pas assez rapidement les cailloux pour la voirie. « Jouer au foot » c'était porter trente ou même cinquante fois un caillou lourd, le plus rapidement d'un factionnaire à l'autre. Le premier garde-mobile criait « corner » et le prisonnier devait déposer le poids ; le suivant criait « but » et le prisonnier devait relever la pierre et revenir au premier gardien. Cela durait jusqu'à l'épuisement de l'interné. BERTIE avait carrément refusé ce sadisme

irraisonné et l'un des gardiens lui avait asséné un coup avec sa trique de bambou ; alors KIKI avait sauté sur le gardien en aboyant et lui avait arraché un morceau du fond du pantalon puis avait disparu.

Depuis KIKI haïssait les gardes-mobiles et s'écartait vivement des factionnaires qui lui lançaient des pierres.

Il n'avait plus le droit d'entrer dans le baraquement.

À part les quatre cents gardes-mobiles lourdement armés il y avait encore à l'extérieur deux compagnies d'un bataillon d'infanterie pour nous surveiller.

Ces soldats, contrairement aux vieux gardes ex-coloniaux, étaient des ouvriers et des paysans du Midi de la France, récemment mobilisés, de joyeux lurons, KIKI, en s'installant près d'eux avait bien compris cela en changeant de quartier ....

Un matin à 6 heures c'était le salut au drapeau. Notre groupe de prisonniers devait, aux côtés d'une sélection du bataillon d'infanterie, se diriger vers l'entrée pour rendre les honneurs à la tricolore. Nous marchons, chef de groupe en tête, vers le lieu et nous alignons. Arrive le détachement d'infanterie, officier et clairon en tête. Les fantassins nous font front. Un caporal se dirige vers le factionnaire qui déplie le drapeau et arrange les cordages du dispositif. Les soldats en face de nous font des signes et grimacent dans le dos de l'officier. Un gras joufflu fait des grimaces, un autre avance un peu sa jambe et KIKI démarre sa gym matinale en sautant par-dessus la jambe tendue du soldat. Nous retenons difficilement nos rires. L'officier commande le « garde à vous » - « Présentez armes et au drapeau ». Le clairon sonne et les fantassins présentent l'arme. Notre groupe tourne la tête à droite où monte maintenant le drapeau le long du mât et à nouveau le clairon. À ce moment KIKI qui se tient à l'aile droite près du clairon se met à « chanter ». Il « chante » comme une diva d'opéra, il hurle à fendre le cœur. L'ambiance du cérémonial est fichue. Plein de colère, l'officier saluant la main au casque, fixe le chien « chantant » pendant que les couleurs gagnent la cime du mât. Après le « repos » il ordonne de lui tirer dessus s'il se représentait dans le camp. Le factionnaire poursuit l'animal sous la menace de sa crosse et le chasse hors de l'entrée.

Naturellement KIKI est de retour dès midi, mais son intelligence de chien lui dit que le danger le guette côté caserne ; il réapparaît donc entre les barbelés et notre baraquement. Il est reçu avec les honneurs et un quignon de pain, une bribe de fromage, plus un reste de viande.

BERTIE est heureux. Il emmène KIKI sur le dessus de son châlit et se lance dans un long entretien où reproches et louanges se tiennent la balance. Il y a aussi « l'américain » un vieux loup de mer qui, comme il le prétend a gagné un jour à LOS ANGELES mille dollars en une semaine. L'américain s'adresse à KIKI : « Petit fou ! Tu pourrais t'échapper à travers les barbelés mais tu restes volontairement avec nous ! Tu n'es qu'un fou ! ». Mais BERTIE prend la défense du chien : « Il fait partie de notre groupe, il est volontaire comme nous l'étions en Espagne ! » Dorénavant KIKI restera attaché en haut du châlit à côté de la paillasse de BERTIE. Il ne doit pas se faire voir de dehors. À chaque coup de sifflet des gardes, à chaque sonnerie de clairon et chaque ordre perceptible il geint doucement. Il préférerait être près de nous à l'appel ou à la marche.

Un beau jour, il réapparaît. Nous venons de nous aligner pour une corvée quand, nous n'en croyons pas nos yeux, KIKI se place à notre aile droite, un bout de ficelle pendant à son cou. L'un d'entre nous l'escamote vite dans ses bras au dernier rang, mais quand nous démarrons l'officier qui était de service le jour où KIKI « chanta » à la cérémonie du drapeau est malheureusement présent à l'entrée. Il commande d'emmener le chien sur le côté et de lui tirer dessus. Nous lâchons la bête pour qu'elle puisse s'enfuir. La chasse des gardes-mobiles après le chien commence. Ils harcèlent KIKI comme un délinquant politique et le bombardent de pierres. Mais KIKI est très rapide. Finalement les gardes l'ont acculé entre les huit rangées de barbelés jouxtant la cantine et notre quartier, mais ils n'arrivent pas à l'atteindre. La quasi totalité des 1 500 hommes du quartier se pressent le long des barbelés. Des quolibets méchants s'échangent avec les gardiens car KIKI est l'un des nôtres et nous aussi nous pourrions un jour nous retrouver dans les barbelés.

Maintenant un sergent-chef s'est approché, il ordonne de mettre les baïonnettes au canon comme pour l'attaque d'un bastion ennemi. KIKI est accroupi entre les fils et nous jette des regards interrogateurs. « Laissez nous faire sergent ! Nous allons le faire sortir et le jeter dehors sur la route ! » Le colonial nous jette des regards sournois comme s'il voulait dire « vous et le chien vous êtes du même acabit ! » Il prend son fusil et se met à piquer avec la baïonnette vers la bête ; KIKI esquive mais à l'autre bout il tombe sur d'autres baïonnettes. KIKI hurle d'effroi et nous aussi nous nous mettons à pousser des cris : « Non, non, non ! » en sifflant et menaçant. C'est un concert infernal. Les gardiens dirigent leurs crosses et baïonnettes vers nous. Le sergent siffle pour donner l'alerte.

La cantinière dite « Bonne Mère » ou « tante usure » était sortie sur le pas de sa porte avec ses deux filles, la plantureuse Mimi et la petite Peppa de 15 ans, pour assister au spectacle. La « Bonne Mère » recule précipitamment et crie à la vue des baïonnettes ; Mimi bat en retraite observant la scène

par l'entrebâillement de la porte, mais la petite s'élançe sur le sergent et lui arrache son sifflet. Tout cela ne dure qu'un bref instant.

Mais où est resté KIKI ?

Profitant du tumulte il s'est sauvé. Le sergent-chef furieux entre dans notre baraque. On nous aligne, les gardes fouillent de haut en bas nos places et sèment un immense désordre.

KIKI est introuvable.

Dans notre baraque il y a un mouchard : « MAX LE RATON ». Un jour nous lui avons cousu un rat mort dans sa manche en récompense d'une de ses saloperies. C'est lui qui doit avoir vendu BERTIE que le chef fait arrêter et emmener.

En pleine nuit l'un des cuistots vient à la recherche de BERTIE. Quand il apprend que BERTIE est aux arrêts il requiert un camarade médecin.

Que se passe-t-il ?

Il me conduit derrière les cuisines dans un débarras pour bois et charbon. Là derrière un tas de charbon, KIKI gît sur une paire de vieux sacs. Il a un pansement fait de mouchoirs noués autour de la patte arrière et ses côtes. Il halète péniblement. Il a profité du tumulte pour se faufiler sous les barbelés et les camarades l'ont relevé et amené à la cuisine.

Il frétille un peu de sa queue en me reconnaissant comme l'un de sa baraque. Il essaie même de relever ses babines pour « rire » mais cela ne lui réussit pas. L'un des coups l'a atteint au poumon. Entre la cinquième et la sixième côte il y a une croute de sang caillé. Il respire par saccades courtes pour éviter de bouger son poumon. J'ordonne le repos, du lait condensé dilué comme régime et 100% de silence.

Au cours de la nuit il arrive autre chose. Le châlit de « MAX LE RATON » s'est effondré en pleine obscurité. Quelques-uns se sont jetés sur le mouchard, prétendant qu'il les avait blessés dans sa chute. Max crie à la mort. On le transportera au matin à l'hôpital avec une jambe cassée. Il jure de préférer traverser l'enfer pieds-nus plutôt que de retourner un seul instant dans notre quartier. Bon débarras !

Mais à quel prix ?

Naturellement le lendemain tout l'effectif de la baraque connaît la cachette de KIKI. Mais cela restera entre nous. L'état de KIKI varie en permanence. Il refuse le lait dilué.

Après cinq jours BERTIE est sorti enfin du cachot. Il porte un sparadrap autour de la tête. Son œil droit est tuméfié, il a perdu 2 incisives. Nous lui réservons un accueil de fête. Nous lui révélons tard dans la soirée le lieu de séjour de KIKI. Quand BERTIE entre dans le réduit KIKI saute en hurlant de joie. Il lui lèche les mains et le visage, il « rit » réellement en soulevant ses babines et découvrant ses dents blanches. Mais le saut est cher payé, KIKI crache du sang.

Quand le lendemain BERTIE veut acheter une boîte de lait à la cantine PEPPA se tient derrière sa grande sœur MIMI. Elle observe attentivement le visage tuméfié de BERTIE. Elle sait pertinemment pourquoi il avait été arrêté et BERTIE se souvient de l'instant où la jeune fille avait arraché le sifflet du sergent au cri de « hijo de puta ». Les connaissances d'espagnol de la jeune fille l'avaient étonné car il oubliait qu'en-deçà des Pyrénées il y a aussi une population de souche catalane ou espagnole. Il observe PEPPA et celle-ci lui rend son regard. Subitement elle lui cligne de l'œil comme à un vieux copain. Pensivement BERTIE s'éloigne vers la cour poussiéreuse et grise quand une main s'agrippe à son épaule : « tu as oublié ta boîte de lait ! » dit PEPPA, et, comme BERTIE hésite, elle lui souffle : « Elle est pour toi de ma part ! Salud ! » et elle retourne en courant vers la cantine.

KIKI ne s'est pas remis de son saut en l'honneur de BERTIE. Il n'avale plus rien. On devrait avoir du lait frais, on devrait le présenter à un vétérinaire. L'épanchement sanguin commence à s'infecter.

BERTIE est autorisé par les camarades à demander conseil à PEPPA. Comme PEPPA ravitaille la cuisine cela peut se faire facilement. PEPPA apporte maintenant journallement avec sa margarine et les pâtes un demi-litre de lait frais. Elle s'accroupit devant KIKI avec sa coupelle de lait pendant que BERTIE tient la tête du chien.

KIKI lape obéissant, quelques gorgées, mais déjà il se fatigue. Il consent à s'alimenter par amitié pour ses jeunes amis.

Les deux restent parfois plus d'une heure auprès de la couche de KIKI. Au début ils ne parlent qu'à KIKI, puis de KIKI, puis du camp et des gardes. PEPPA révèle que sa grande sœur MIMI doit, sur ordre maternel aller le soir chez les officiers, pour dit-elle, pouvoir conserver la gestion de la cantine. Elle dit aussi que les sergents voulaient la forcer, elle PEPPA, un après-midi dans le corps de garde, mais qu'elle avait frappé le sergent-chef au visage et mordu le pouce d'un autre jusqu'à ce qu'ils la lâchent.

BERTIE doit lui parler de l'ESPAGNE. PEPPA a des parents de l'autre côté des Pyrénées. C'est son peuple dont elle parle la langue que lui, BERTIE, comprend aussi et pour lequel il a lutté. Pourquoi l'a-t-il fait ? Et BERTIE raconte comment il voulait- il y a 3 ans - se glisser hors de la maison maternelle (son père avait disparu lors de la guerre de 14-18). Il restait le seul fils. Sa mère le surprit, elle le retint, le supplia au nom de la Bonne Mère, le frappa, l'embrassa, mais il s'arracha d'elle. Il lui avait fallu passer des frontières pour pouvoir venir en aide au peuple espagnol dans sa lutte pour la Liberté.... et vint la défaite, déjà en 1939 il se retrouva derrière les barbelés à SAINT-CYPRIEN, puis un autre camp, puis au VERNET.

« Que t'écrit ta mère ? Ne lui écris-tu pas ? »

« Peut-être ne reçoit-elle pas mes lettres ! »

PEPPA lui prend la main et quand il la regarde elle a de grosses larmes qui inondent ses yeux noirs : « Pequeño » dit-elle, malgré qu'elle soit plus petite que lui. BERTIE lui essuie les larmes avec son mouchoir.

KIKI s'est glissé vers eux. Il pousse BERTIE du museau. Peut-être est-il un peu jaloux ?

Les deux jeunes gens se retrouvent depuis fréquemment chez KIKI.

Par ailleurs, pas moyen de trouver un vétérinaire. Seraient-ils tous mobilisés ?

Une fois PEPPA questionne BERTIE : « Ne tends-tu pas à être libre ? » « Je pourrais t'aider, tu sais ! Je connais un garde, il te laisserait passer la nuit, si .... je lui faisais quelques avances ».

BERTIE lui explique qu'il ne voulait pas être libre seul, que ce n'était pas à lui de décider et qu'il préfèrerait casser le nez du garde que de tolérer que PEPPA lui fasse des avances. « Tu lui casserais le nez ! » s'écrie PEPPA en éclatant de rire, et puis elle l'embrasse sur la bouche et encore, et encore parce que c'est bon et BERTIE s'y prête pendant que KIKI geint doucement. Mais, semble-t-il de plaisir. Mais KIKI cesse de suite car cela lui fait mal, lui qui il y a peu « chantait » au son du clairon. « Mais enfin » demande PEPPA « pourquoi ne peux-tu pas être libre alors que tu le désires ? » Et BERTIE explique à son amie le sens de la camaraderie, de la solidarité, de la discipline et de l'obéissance volontaire.

PEPPA doit s'enquérir, malgré tout, d'un éventuel vétérinaire susceptible de prescrire un médicament contre l'infection pulmonaire.

On lui confie maintenant du courrier que l'on aurait pu faire sortir par la voie habituelle, mais BERTIE veut que PEPPA se rende compte que c'est la guerre et qu'elle prend des risques, ce à quoi PEPPA réplique qu'elle en prendrait beaucoup plus si nécessaire. Elle est une fille courageuse et fiable. C'est notre amie et elle le deviendra encore plus quand KIKI mourra.

Nous sommes huit hommes dans l'étroit réduit à charbon, BERTIE tient KIKI dans ses bras. Il lui mouille le museau avec de la tisane froide. KIKI lèche péniblement, il est très faible. Il nous observe, il cherche de ses yeux bruns. Alors ALEK dit à BERTIE : « passe-le-moi, il veut te voir, toi ! »

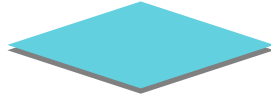
Avec précaution BERTIE passe à ALEK le chien mourant. Celui-ci se place en face de BERTIE qui lui parle dans son dialecte viennois, doucement, doucement : « Mais où est notre KIKI ? Mais où est notre chien-chien, où est notre meilleur ami ? » KIKI reconnaît l'ami. Il ne peut plus remuer la queue mais il essaie de relever ses babines pour faire voir ses dents blanches. KIKI rit pour la dernière fois et puis il ferme ses beaux yeux brun clair pour toujours. « KIKI ! Je te promets que ta mort figurera sur la facture finale ! » dit ALEK.

Toute la nuit les hommes de la baraque viennent faire leurs adieux à KIKI. Par groupes de cinq à dix ils se glissent par la cour obscure. Beaucoup pensent comme ALEK. Toute la nuit les hommes veillent dans la baraque et parlent de l'ami mort, de KIKI.

Le lendemain, à midi seulement, PEPPA apprend la nouvelle de la mort de KIKI. La nuit suivante elle sera aux barbelés. Nous lui passons par-dessus un petit sac. Elle a enterré KIKI dehors dans la LIBERTÉ.



Elle nous a promis qu'un jour elle nous montrera sa tombe.



« KIKI » fut publié conjointement avec « Lucie und der angler von Paris » dans WOLF Friedrich, *Lucie und der angler von Paris*, Berlin : Holtz-Editions, 1949.

Traduit de l'allemand par R. BISCHOFF. Avec l'aimable collaboration de Madame Andrée MURCIA